

Jaurès et les écrivains

*Allocution de M. Jean-Pierre Sueur
Maire d'Orléans*

Cette rencontre s'inscrit dans une tradition bientôt trentenaire : celle des colloques, nationaux ou internationaux, organisés par le Centre Charles Péguy d'Orléans. Plusieurs membres de la société d'études jaurésiennes connaissent depuis longtemps notre Centre pour avoir participé à ces travaux, qu'il s'agisse des rencontres sur l'esprit républicain, les écrivains et l'Affaire Dreyfus, le pacifisme dans les lettres françaises, de bien d'autres encore...

Ces colloques, il est vrai, à leurs débuts, tournaient parfois à l'affrontement entre péguystes et jaurésiens, mais dès 1977 Madeleine Reberieux notait avec satisfaction, dans le Bulletin de la société qu'elle préside, qu'entre « amoureux de Péguy et de Jaurès » le dialogue était enfin devenu possible. La réflexion scientifique et sereine a peu à peu supplanté les hagiographies et mis un terme aux polémiques passionnées.

Au fil du temps, les échanges se sont multipliés, les liens se sont renforcés entre les exégètes de ces deux grandes figures et ils manifestent aujourd'hui leur volonté de travailler ensemble à l'étude d'un sujet neuf : Jaurès et les écrivains – écrivains au nombre desquels figure nécessairement Péguy, mais aussi Zola, Mirbeau, Romain Rolland, Aragon, Barrès, Anatole France et Jules Romains.

Au-delà de l'étude de l'œuvre de Charles Péguy, notre Centre s'emploie désormais à favoriser, en lien étroit avec l'Université d'Orléans, la recherche sur cette période qui, de 1890 à 1914, fut exceptionnellement riche en avancées intellectuelles et en révolutions artistiques. Ce colloque satisfait pleinement à cette ambition.

Plusieurs d'entre vous, et Madeleine Reberieux la première, se sont déjà interrogés sur les rapports entre l'art et le socialisme, entre les avant-gardes esthétiques et les avant-gardes politiques au tournant du siècle, mais Jaurès méritait bien à lui seul le colloque qui lui est aujourd'hui consacré afin de mettre en lumière sa culture et ses goûts littéraires, sa conception de l'art, ses relations avec d'autres écrivains.

En 1900, le jeune Péguy exprime une admiration sans réserve, non seulement pour les idées politiques et sociales de Jaurès, mais pour son éloquence même où « la force de la pensée porte la force de la forme ». « Profondément philosophe et profondément poète », le « grand orateur » est alors à ses yeux un vivant exemple « de ce que peut et de ce que vaut un socialisme vivifié, humanisé par la considération respectueuse de l'humanité passée, de toute l'humanité présente et future ».

Le talent oratoire de Jaurès était en effet nourri de la riche culture classique, de l'immense curiosité intellectuelle, du « sentiment ineffaçable » et du « besoin du beau » que les humanités avaient développé en lui et qu'il célébrait en 1888 à l'intention des lycéens d'Albi, dans le

discours célèbre prononcé lors de la distribution des prix : « L'artiste, déclarait-il, l'orateur, le peintre, le musicien sont obligés souvent pour vivre, ou pour lutter, de gaspiller, d'abaisser leur talent, mais il y a une heure où ils ont besoin de se ressaisir, de remplir par une œuvre privilégiée toute l'idée qu'ils ont d'eux-mêmes ». Et l'ancien professeur devenu député se confiait alors à son jeune auditoire sur le ton de la plus grande sincérité : « Certes, quand nous sommes fatigués par les platitudes et les vilénies que nous rencontrons sur notre chemin, nous pouvons trouver dans la vie elle-même un refuge contre les dégoûts de la vie. Les esprits élevés et les cœurs nobles ne manquent pas, auprès desquels nous pouvons nous reposer, et nous refaire. Mais nous ne pouvons pas toujours les rallier autour de nous à l'heure même où notre cœur est en détresse, et puis, par une sorte de pudeur qui résiste même à l'amitié, nous ne pouvons pas les admettre toujours à l'intimité de nos découragements et de nos peines. C'est alors que le beau livre aimé et pur nous console. Il ne faut pas grand chose, une page qu'on lit debout le livre en main, quelques vers qu'on se dit à soi-même à mi-voix, une belle gravure, et notre âme est rassérénée ».

C'est ici la confiance d'un grand « liseur », ainsi que Jaurès se définit par le pseudonyme dont il signe ses articles de critique littéraire dans *La Dépêche de Toulouse* : il s'y montre curieux de toutes les littératures de tous les pays et n'exclut de son intérêt aucun genre littéraire. En 1890, alors qu'il est depuis peu battu aux élections législatives, il sollicite l'indulgence de ses lecteurs, qu'il craint de déconcerter : « Me permettez-vous de faire une trêve pour une fois à la politique [...] pour vous entretenir un peu de poésie ? Hélas ! J'ai déjà un fâcheux renom de rêveur et si je me mets encore à citer des vers, me voilà irrévocablement perdu ».

Considérons, nous aussi, ce colloque comme une trêve qui nous permet d'évoquer le souvenir d'un Jaurès amateur de littérature, de musique, de peinture, admirateur des cathédrales, visiteur assidu des musées – de ce « Jaurès poétique » dont Péguy brosse le portrait en 1905, dans *Courrier de Russie*, et pour lequel il conserve une « tendresse secrète » en dépit de la rupture consommée de leur entente : « Une admiration commune et ancienne, écrit-il, nous unissait dans un même culte pour les classiques et pour les grands poètes. Il savait du latin. Il savait du grec. Il savait énormément par cœur. J'ai eu cette bonne fortune – et cela n'a pas été donné à tout le monde –, j'ai eu cette bonne fortune de marcher aux côtés de Jaurès récitant, déclamant. Combien d'hommes ont connu les poètes par la retentissante voix de Jaurès ? Racine et Corneille, Hugo et Vigny, Lamartine et jusqu'à Villon, il savait tout ce que l'on sait. Et il savait énormément de ce que l'on ne sait pas. Tout Phèdre, à ce qu'il me semblait, tout Polyeucte. Et Athalie. Et le Cid. Il eût fait un Mounet admirable, si la fortune adverse ne s'était pas acharnée à faire de lui un politicien ». Et Péguy conclut malicieusement : « Dieu veuille que ces révélations compromettantes ne lui fassent point trop de tort dans sa circonscription ».

Mais Jaurès ne craignait de manifester ni sa sensibilité littéraire ni ses goûts artistiques. Il suffit pour s'en assurer de relire sa conférence sur *L'Art et le socialisme*, prononcée devant un public nombreux et enthousiaste : « Pour moi, avoue-t-il, je ne sais pas d'émotion plus belle, plus large, plus auguste et sacrée que celle qui saisit l'âme à certaines heures dans les grands musées où sont réunies pour tous les œuvres des maîtres. Rappelez-vous la tombée du jour et ces minutes indécises précédant le congé que nous signifie le gardien brutal : rappelez-vous l'émotion qui s'empare de l'esprit devant tous ces chefs-d'œuvre assemblés et offerts à l'admiration de tous les hommes ; on dirait un Olympe où il n'y a que des Dieux emplissant l'espace sacré de leurs rêves. Oui, c'est là la grande beauté, celle qui est faite pour tous ».

Cette joie, Jaurès voudrait la partager avec tous, en effet. Sans entrer dans l'analyse, hérissée de difficultés, du concept d'« art social », voire socialiste, que Péguy réprouvait en 1900, je voudrais au moins citer cette page où Jaurès dénonçait la distance qui séparait le peuple de l'art, en des accents semblables à ceux de George Sand, la romancière de « l'âme paysanne » qu'il admirait tant : « Pour faire œuvre d'artiste, pour jouir de l'art, pour s'élever à la beauté, il

faut dominer sa propre vie, dominer son propre travail. Quiconque est le serf de sa propre vie, quiconque ne peut s'élever au-dessus du niveau de son propre travail, quiconque ne peut pas le rattacher par la pensée et par la joie à l'ensemble du mouvement humain, ne peut atteindre véritablement à la vie de l'art. Ah ! Combien peu de paysans sont capables de sentir s'éveiller en eux la beauté artistique ; ils sont pourtant en rapport immédiat, constant, avec toutes les beautés de la nature, avec toutes ses grandeurs et toutes ses vicissitudes. Mais parce qu'ils sont absorbés par leur dur labeur, parce qu'ils ne songent qu'à extraire du sol avare quelques écus et quelques louis, parce qu'ils sont incapables de rattacher leur effort à l'ensemble de l'effort humain, et l'effort de l'humanité à l'ensemble du mouvement universel dont les vicissitudes et dont les saisons se déroulent pour eux, ils sont incapables de s'élever jusqu'à la notion claire, jusqu'au sentiment de la beauté. Ils sont enfoncés dans la terre jusqu'au cœur, et cette compression de la terre étouffe les battements de leur cœur ».

Le mouvement social porte donc nécessairement en lui un mouvement d'émancipation intellectuelle. L'action politique et sociale est libératrice en ce qu'elle a pour fin de permettre à chaque être humain de cesser d'être « serf de sa propre vie », d'échapper à la « compression » qui empêche le cœur de battre.

Jaurès voulait que l'art devînt le partage d'une humanité fraternelle et libre. C'est cette espérance qui inspire la conclusion de sa conférence sur Le Théâtre social, conférence que Péguy a publiée dans ses Cahiers de la quinzaine : en dépit d'un lyrisme qui peut nous paraître daté, en dépit d'un idéalisme qui peut nous paraître naïf, Jaurès impose ici la vision d'un temps où « l'art ne fera plus qu'un avec la vie », d'un temps « où les hommes seront libres, assez éduqués, assez conscients pour être à la fois les spectateurs et les acteurs du grand drame social et humain, où tous les hommes vivront une vie assez libérale et assez noble pour que parfois ils puissent s'arrêter à regarder la marche de l'humanité en travail et se réjouir de cette marche harmonieuse comme de la plus belle des œuvres d'art, – mais celle-là, œuvre vivante, multiple, immense, qui se confondra avec l'humanité affranchie ».

La politique n'était pas pour Jaurès une fin en soi. Elle était un moyen d'agir pour cette « plus belle des œuvres d'art » qui serait la promotion, l'émancipation, la libération de tous les êtres humains. Et si l'action politique tenait pour lui une place éminente dans ce vaste mouvement vers l'« humanité affranchie », il y avait, sans nul doute, dans son esprit, d'autres façons d'œuvrer pour le même objectif. Aussi, permettez-moi de citer pour finir la lettre que Jaurès adressa à ses électeurs le soir de sa défaite aux législatives en septembre 1889 : « Je sors de la vie publique sans découragement et sans amertume, le cœur ferme et le front haut ; on peut servir puissamment son pays dans la vie privée, par la pensée, le travail et l'honneur ».

Comme vous le savez, un an après, Jaurès était élu conseiller municipal et quatre ans plus tard il retrouvait son siège de député (1).

(1) Je remercie Julie Bertrand-Sabiani pour l'aide très précieuse qu'elle m'a apportée dans la préparation de cet exposé.